

# Jeux d'enfants jeux de parents



par Joëlle Turin\*

Joëlle Turin étudie les livres d'images destinés aux tout-petits qui montrent une complicité heureuse entre parents et enfants, dans des mises en scène de jeux partagés et de dialogues. Elle montre comment ce type de relation aide l'enfant à se construire, dans la confiance et l'acceptation de la frustration.

Pendant bien longtemps, les fictions destinées à la jeunesse ont offert à leurs lecteurs des figures de parents exemplaires chargés d'inculquer à leurs enfants les principes de vie qu'ils avaient eux-mêmes hérités de leurs propres parents. C'était au temps de la littérature pour la jeunesse considérée presque exclusivement comme un moyen de transmission des valeurs morales et éducatives et où les personnages – adultes et enfants – n'étaient que des « mannequins » porteurs d'habits de vertu à imiter ou de vice à proscrire. Au temps encore où l'enfant, dans une littérature loin d'être émancipée, n'était pas considéré comme un sujet autonome ayant le droit de vivre pleinement son enfance mais plutôt comme un être sauvage et déficient à éduquer.

Après la rupture historique de 1968, vrai moment de contestation politique, sociale et culturelle qui a remis les valeurs traditionnelles en question, l'enfant entre

\* Joëlle Turin est formatrice en littérature jeunesse.

dans la réalité qu'il partage désormais avec l'adulte et ce dans une perspective égalitariste. Il est alors représenté comme un être de conflit, avec les angoisses, les agressions, les désirs et les rêves qui l'animent et qui sont désormais décrits selon son point de vue. L'adulte abandonne, quant à lui, le rôle de supérieur sage et autoritaire qu'on lui connaissait pour devenir un véritable partenaire de l'enfant capable de négocier avec lui les solutions possibles aux problèmes communs de la vie. Nous essaierons de montrer, à partir de quelques albums qui nous semblent significatifs, comment s'opèrent ces négociations désormais courantes et dans quelle atmosphère de complicité elles s'instaurent.

La petite enfance, âge de la toute-puissance et où bien des choses se jouent, constitue un moment idéal pour mettre en scène les relations adulte/enfant et les différentes façons de les gérer. Nombre de situations, du matin au soir, rarement vécues par l'enfant seul, donnent lieu à des compromis indispensables entre l'adulte et l'enfant pour que ce dernier grandisse et se construise en étant accompagné, mais dans le respect de sa jeune liberté, de ses capacités, de ses curiosités.

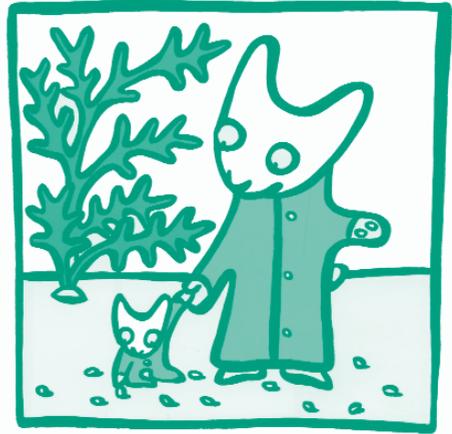
Bon nombre d'albums induisent ainsi l'idée d'une éducation faite de tendresse complice et d'attention bienveillante, avec le jeu comme principe essentiel dont on sait, à en croire Winnicott (*Jeu et réalité*), qu'il est essentiel au développement de l'enfant. En effet selon lui s'instaure petit à petit au sein de la relation entre adulte et enfant un jeu partagé qui prend le relais des phénomènes transitionnels et du jeu tout seul. Ce jeu en commun

facilite la communication et conforte l'enfant dans la certitude que la personne qui aime est digne de confiance, disponible et le demeure. La voie est alors toute tracée pour qu'il grandisse en étant capable d'organiser ses défenses, acquérir une maturité suffisante pour multiplier des expériences, gagner en autonomie et se construire. Il n'est donc pas étonnant que les livres d'images, et en particulier ceux qui s'adressent plutôt à des enfants jeunes, reflètent à leur manière ces relations essentielles de complicité établies par le biais du jeu. Quel type d'histoires se prête le mieux à ces mises en scène, quels jeux sont privilégiés et pourquoi ?

Une première évidence s'impose qui consiste à recourir au mode ludique pour préparer l'enfant à l'expérience de la frustration et de la séparation. La complicité de l'adulte dans ce cas se mesure à sa capacité à s'adapter aux besoins et aux compétences de l'enfant en introduisant un jeu qui y répond et corresponde, un objet symbolique que l'enfant va investir et maîtriser en lieu et place de l'adulte qui lui échappe et sur lequel il devient difficile de toujours compter. Le dernier album de Malika Doray, *Je t'aime tous les jours*, qui vient de paraître chez Didier Jeunesse est un bel exemple de cette relation à la fois si juste et si particulière. Pour introduire une dimension mesurable et tangible au temps de la séparation entre un enfant et sa mère, cette dernière propose de représenter les jours d'absence par de petits cailloux blancs. Chaque matin, l'enfant est chargé d'enlever un caillou, le dernier marquant le jour du retour. La mère remédie ainsi aux effets de privation et permet à son enfant d'accepter la séparation et même d'en bénéficier car elle

lui apparaît alors comme une autre forme d'union dont il peut lui-même tenir les commandes. Les mots et gestes d'amour qui préparent à la séparation et que la mère lui prodigue avec une infinie douceur contribuent également à ce processus d'attente heureuse où l'enfant, rassuré et fort de souvenirs agréables, occupe son temps à des jeux qu'il s'invente tout seul et auxquels il s'adonne avec le plus grand sérieux. C'est avec une justesse étonnante, par des moyens simples : une illustration très économe, le choix des couleurs (la mère est en bleu, l'enfant et son père – à en croire ses moustaches, il s'agit d'un personnage masculin – en vert dont on sait qu'il s'obtient par l'addition du bleu et du jaune), le format du livre lui-même dont le mode d'ouverture s'apparente à celle des calendriers anciens, que la jeune artiste met en évidence une connivence, une complémentarité entre la mère et l'enfant qui libère ce dernier de l'angoisse de la séparation et de la peur de l'abandon.

Dans les moments conflictuels de la vie quotidienne, le recours au jeu plutôt qu'à l'autorité de fait est l'assurance d'une résolution en douceur du problème. Le coucher, souvent source de résistance, féconde l'esprit des auteurs-illustrateurs qui font alors preuve d'invention. Ils proposent volontiers des moyens subtils pour permettre à l'enfant d'accéder au principe de réalité sans renoncer à son besoin de toute-puissance. Rotraut Susan Berner dans *Bonne nuit, Tommy !* privilégie ainsi une formidable complicité entre des parents et leur jeune lapin, et aussi entre le lecteur et le narrateur, visuel s'entend. Il transforme les rites du coucher en un jeu aux règles explicites où les ordres et injonctions qui accompagnent souvent ce



Et si ça dure plus longtemps ?  
Alors on va chercher  
des cailloux blancs.

(un o par jour sans o maman)

*Je t'aime tous les jours*, ill. M. Doray, Didier Jeunesse

– ATTENTION, ATTENTION ! CRIE PAPA  
QUI SOUFFLE DANS SON SIFFLET. TOUT LE MONDE  
EN VOITURE ET ON FERME LES YEUX !



Bonne nuit Tommy, ill. R. Suzanne Berner, Seuil Jeunesse

moment de la journée deviennent des annonces de chef de gare (le père de Tommy devenant train et chef de gare en même temps), le trajet allant de la salle à manger à la chambre de Tommy devient un voyage en train avec arrêts indispensables à des gares où l'on se livre à des rites d'usage et de circonstance (provisions pour le voyage, lavage de mains et brossage de dents). Pendant ce temps, une poule dont le texte ne fait jamais mention effectue le même manège avec son poussin, hormis le brossage de dents (les poules n'en ayant toujours pas !). Le père de Tommy met ainsi en place un processus de subversion qui métamorphose la contrainte en plaisir, qui adoucit l'austérité des tâches et prévient sans doute tout risque de refus de la part de l'enfant, adepte précisément du principe de plaisir. Dans une atmosphère chaleureuse où tout suggère un certain bonheur de vivre et où des clins d'œil permanents au lecteur introduisent une dimension gentiment humoristique (tableaux de maîtres parodiés sur les murs ; décalages amusants : un hublot avec poissons rouges en guise de porte de salle de bain), la forme et le contenu, l'image et le texte jouent entre eux dans une complémentarité qui renforce l'impression de complicité générale. Cette harmonie contribue au sentiment de sécurité et de familiarité si nécessaire à l'enfant.

Avec William Steig, le jeu est le sujet même de l'action et dans *Drôle de pizza*, c'est le jeu de faire semblant, point essentiel du symbolique, qui exprime avec une subtilité sans pareille la totale connivence entre les parents et leur enfant tout en faisant écho au bonheur d'être au monde. Chez cet artiste excep-

tionnel, tout respire le sentiment que la vie vaut la peine d'être vécue et l'enfant est sans cesse invité à faire usage de sa créativité. Pour atténuer la déception de Pierre, privé d'une partie de ballon avec ses copains en raison de la pluie, son père lui propose « d'être une pizza » (le titre anglais est *Pete's a Pizza*, et il est à la fois plus astucieux et plus en adéquation avec l'histoire). C'est ainsi qu'est lancé le jeu de simulacre s'il en est où, pour tenir son rôle jusqu'au bout selon les règles de cuisine adéquates, Pierre doit se laisser – comme toute pâte à pizza – pétrir, étirer, tourner, virevolter sous les doigts du pizzaiolo et accepter, sans rien dire, les assaisonnements qui conviennent. Ce jeu tout simple, inventé à partir de rien, est fondamental, il suppose une totale disponibilité des parents, capables de trouver ce qui convient pour amuser l'enfant dont le visage réjouit à la fin dit clairement qu'ils ne se sont pas trompés. Une grande part du plaisir de l'histoire tient au décalage, comme le souligne Michel Defourny, « entre le texte qui reprend les principales étapes de la recette de cuisine et les images dépouillées qui montrent les parents affairés face à la table où est étendu Pete-pâte-à-pizza »<sup>1</sup>. Il tient aussi au fait que par des moyens d'une grande sobriété, l'artiste dit des choses importantes, que pour parvenir par exemple à un tel terrain de convergence entre adulte et enfant, il faut des expériences communes et une écoute réciproque, que pour jouer avec quelqu'un, il faut lui transmettre ce qu'on a en soi, et que le jeu ne peut se construire que dans une sorte de regard conjoint, de totale disponibilité de l'adulte et de complicité mentale.



“Très bien, dit papa, pas de tomate, juste un peu de fromage.”  
(Des bouts de papier, en réalité.)

*Drôle de pizza*, ill. W. Steig, Kaléidoscope



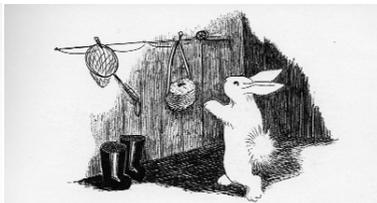
« Écoute mon Petit-Ours », dit Maman-Ours,  
 « tu as un chapeau, tu as un manteau,  
 tu as un pantalon bien chaud,  
 tu veux peut-être en plus  
 un manteau de fourrure ? »

*Petit Ours*, ill. M. Sendak, L'École des loisirs

C'est un autre type de connivence qu'instaurent les histoires de *Petit Ours* racontées par Else Minarik et Maurice Sendak (L'École des loisirs), où il s'agit plutôt d'un jeu avec les limites dans lequel Petit Ours expérimente jusqu'où il peut aller sans s'attirer une sanction ou une fin de non recevoir de la part de sa mère. Dans la première histoire du volume qui en comporte quatre, Petit-Ours prétend n'avoir rien de chaud à se mettre pour aller jouer dehors et sa mère, avec une infinie patience, lui coud et enfile une série de vêtements destinés à lui tenir chaud, manière d'entrer dans son jeu. La limite qu'elle finit par poser s'apparente encore à un jeu, à une bonne plaisanterie plutôt, dont le plaisir est partagé : elle invite Petit Ours à ne garder sur lui que son « manteau de fourrure », le meilleur et le plus naturel des remparts contre le froid. L'éducation par l'expérience ! L'art de Minarik et son efficacité résident dans le choix d'un texte économe presque essentiellement sous forme dialoguée, c'est-à-dire qui met à égalité les deux personnages dans une réciprocité manifeste. C'est le même principe de jeu qui est repris dans chacune des histoires, elles se terminent toutes sur la justification du sentiment de confiance de l'enfant pour sa mère que l'amour rend toujours capable d'adaptation aux besoins de son enfant. Chaque histoire rappelle aussi à quel point des circonstances favorables éveillent chez l'enfant une imagination créatrice qui se manifeste ici par sa capacité à jouer. Elles contribuent à l'acquisition d'une maturité qui le rend en mesure d'utiliser son indépendance et d'y prendre du plaisir. Quand Petit Ours prépare un potage d'anniversaire pour suppléer au gâteau que sa mère n'a pas apporté, il



— Si tu cours après moi, dit Petit Lapin,  
 je deviendrai un poisson dans un ruisseau à truites  
 et je nagerai loin de toi.



— Si tu deviens un poisson dans un ruisseau à truites,  
 répondit sa maman, je me changerai en pêcheur  
 et je t'attraperai.



*Je vais me sauver*, ill. M. Wise Brown, Mijade

met d'une certaine façon à contribution le savoir-faire maternel – ce qui est une façon de la rendre présente – et il le fait avec un aplomb et un plaisir manifestes. Les auteurs utilisent cette complicité tacite entre une mère et son enfant pour exprimer une humanité profonde, une compréhension mutuelle à travers un humour plein de tendresse, niché bien au chaud d'une relation simple et profonde.

Le vrai dialogue, celui qui suppose non seulement une écoute réciproque mais la prise en compte de la parole de l'autre dans son propre discours, est une des formes sans doute les plus accomplies de la complicité entre un adulte et un enfant. Nous trouvons assez peu d'albums mettant ces échanges en scène mais quelques-uns de ceux qui choisissent de le faire font l'effet de petites perles inoubliables. Deux modèles du genre sont parus (pour l'édition française) à près de vingt ans de distance, à plus d'une moitié de siècle si l'on prend en compte l'édition américaine. Il s'agit d'une part de *Je vais me sauver !* (1942, 1985 puis 2002) de Margaret Wise Brown et Clement Hurd et de *Ferme les yeux* (2002) de Kate Banks et Georg Hallensleben. Ils mettent tous les deux en avant une qualité de relation indiscutable. En transposant dans le registre enfantin un long poème identifié par Evelyne Cévin dans une analyse du numéro 188-189 de *La Revue des livres pour enfants* comme celui d'un poète anonyme du XV<sup>e</sup> siècle, Margaret Wise Brown fait de la joute poétique entre un poursuivant amoureux et sa belle une sorte de défi entre un enfant lapin et sa mère. À chaque fanfaronnade de l'enfant annonçant à sa mère qu'il va utiliser un stratagème de métamorphose pour lui

échapper, elle répond par une autre métamorphose qui va lui permettre de l'attraper. S'il devient tour à tour poisson, rocher de la montagne, crocus dans un jardin caché, oiseau, voilier qui vogue sur la mer, trapéziste, elle se transformera à son tour en pêcheur, alpiniste, jardinier, arbre, vent et danseuse de corde pour le rejoindre. L'énoncé du petit lapin est à chaque fois repris par sa mère, mais pas tel quel, elle le prend seulement en compte dans sa logique et son raisonnement. La parole de l'un est ainsi toujours au cœur du discours de l'autre, assurant de manière symbolique une continuité de l'un à l'autre, offrant l'illustration d'une véritable altérité par le langage. Les illustrations de Clement Hurd, le découpage et la mise en pages de l'album abondent dans ce sens qui mettent ainsi sur deux pages en regard le petit lapin sur la page de gauche et sa mère sur celle de droite, dans un beau dessin à la plume en noir et blanc alternant avec une double pleine page colorée qui montre les deux personnages réunis dans la scène de la métamorphose annoncée, jouant chacun le rôle – sans l'aspect – soit du poisson et du pêcheur, du crocus et du jardinier, selon les mots du texte.

Kate Banks et Georg Hallensleben, en évoquant le coucher d'un petit tigre dans son univers naturel, font d'un thème pourtant bien rebattu un album assez exceptionnel, ne serait-ce que du point de vue qui nous intéresse. Loin de donner lieu à un conflit où deux volontés s'opposent sur le fait de dormir ou non, cette question est l'occasion pour le petit tigre et sa maman de partager un jeu avec l'imaginaire. À chaque objection que « l'enfant » avance pour ne pas fermer les yeux, sa mère donne une réponse qui satisfait la demande et va

bien au-delà. Non seulement l'arbre qu'il voit sera toujours là, mais il y en aura beaucoup d'autres. Par le seul pouvoir des mots, la mère crée pour son enfant un univers qu'il va habiter, rêver, sous sa protection bienveillante et permanente. Leur complicité est telle qu'il entre totalement dans son jeu, prenant à son tour des initiatives et mettant en scène des éléments qu'il n'a pas sous les yeux, tel l'oiseau bleu qu'elle intègre aussitôt dans la réponse et la nouvelle proposition qu'elle lui fait. Aucune fausse note, tout s'enchaîne de concert, comme poli par l'expérience, par une proximité qui semble aller de soi.

Les modèles ont donc bien changé au royaume de la littérature de jeunesse et ils offrent désormais au lecteur enfantin non plus une vision de l'autorité qui prime sur les sentiments mais un regard nuancé sur des adultes et des enfants qui vivent ensemble et partagent une même réalité avec laquelle il faut composer dans une attention mutuelle et bienveillante. Une fraîcheur, une spontanéité, une tendresse mesurable se dégagent des récits qui adoptent ce parti pris et qui doivent, comme les relations qu'ils induisent, faire du bien à ceux qui les lisent. N'en privons pas les enfants, avant l'entrée dans les romans, où les règles du jeu ne sont pas les mêmes.

1. « Les Albums de William Steig », in : *La Revue des livres pour enfants*, n°193-194, p.70.

**Titres cités :**

- Malika Doray : *Je t'aime tous les jours*, Didier Jeunesse
- Rotraut Susanne Berner : *Bonne nuit Tommy*, Seuil Jeunesse
- Margaret Wise Brown, trad. C. Deloraine, ill. C. Hurd : *Je vais me sauver*, Mijade
- William Steig, trad. É. Duval : *Drôle de pizza*, Kaléidoscope
- Else Holmelund Minarik, ill. M. Sendak : *Petit-Ours*, L'École des loisirs
- Kate Banks, trad. A. Krief, ill. G. Hallensleben : *Ferme les yeux*, Gallimard Jeunesse

**Voir aussi, entre autres :**

- Kate Banks, ill. G. Hallensleben : *Baboon*, Gallimard Jeunesse
- Kazuo Iwamura : *Le Train des souris*, L'École des loisirs
- Sam McBratney, ill. A. Jeram : *Devine combine je t'aime*, L'École des loisirs
- Tadao Miyamoto : *Mon papa et moi*, Mango
- Kamoko Sakai : *Un Amour de ballon*, L'École des loisirs
- Patricia M. Scarry et Richard Scarry : *Bonne nuit, petit ours*, Deux coqs d'or
- Anaïs Vaugelade : *La Famille Quichon* (au choix), L'École des loisirs
- Gabrielle Vincent : *Ernest et Célestine* (au choix), Duculot
- Martin Waddell, ill. B. Firth : *Bravo, petit ours ! et Tu ne dors pas, petit ours ?*, L'École des loisirs
- Martin Waddell, ill. S. Fox Davies : *Oursons bruns, oursons blancs*, Dragon d'or

*Ferme les yeux*, ill. G. Hallensleben, Gallimard Jeunesse

